

ANTIRESSE

N° 298 | 15.8.2021

Femmes russes

Autocolonisation

Quand tout devient fou

Allez-y sans nous

Septembre éternel



Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Le salut par la femme (russe?)

JADIS, LES VICTIMES DU SECTARISME RELIGIEUX EN EUROPE FUYAIENT VERS L'AMÉRIQUE. DE NOS JOURS, AVEC L'INQUISITION FÉMINISTE-LGBT, CE SECTARISME PREND UNE TOURNURE, POURRAIT-ON DIRE, TERMINALE, ET L'AMÉRIQUE, CETTE FOIS-CI, N'EST PLUS LA TERRE D'ASILE, MAIS LE SIÈGE DE LA GESTAPO. AVEC SON ÉLOGE DES FEMMES RUSSES, YANNICK JAFFRÉ TOURNE SES ESPOIRS VERS L'EST.

Fin juillet, j'ai pris le thé avec Yannick Jaffré dans un restaurant japonais branché de Moscou. Jaffré est professeur agrégé de philosophie, auteur d'un ouvrage très respectueux sur Vladimir Poutine. C'est un Français de la vieille trempe et — on ose le dire ici — un grand aventurier de l'amour. De ses expériences érotiques et humaines, il a tiré un livre sensuel et cérébral à la fois, à la croisée du journalisme «gonzo», subjectif et ardent, de l'analyse sociologique et — comment appeler cela? — de la biologie des civilisations.

Son récit s'ouvre sur l'expérience

d'un choc familial à bien des voyageurs en Russie (sauf les eunuques, bien entendu).

«Tous les dix mètres je croisais, ou il me dépassait, un tank érotique léger sur talons hauts, épaules droites, le visage fermé alerte, en robe, jupe, minijupe ou jeans serrés...»

Son *Paris-Moscou, aller simple contre le féminisme* est une célébration de la femme russe, mais non un manuel de tourisme sexuel. Derrière ces rencontres, durables, furtives ou à peine esquissées, c'est l'éternel féminin lui-même que Jaffré essaie

de retrouver dans ses incarnations concrètes là où, selon lui, il subsiste encore. Il ne cherche pas l'exotisme chez les Slaves, juste le jeu ordinaire de la séduction tel que les générations jusqu'à celle de nos parents l'ont pratiqué sans même se douter qu'il deviendrait un jour moralement voire *pénalement* suspect.

Sa quête s'enchaîne sur la réflexion morne imprégnant toute l'œuvre de Houellebecq: l'impossibilité d'une relation homme-femme sans arrière-pensées en France. L'atomisation des êtres et la solitude autoérotique sont en Occident les produits d'une paranoïa *politique* implantée au sein même de ce sanctuaire intime où ne devraient régner que les complicités.

Alternant le récit et l'analyse, Jaffré s'attarde sur une réalité banale en Russie mais déjà bien écornée chez nous: non simplement la beauté des femmes qu'on y croise, mais la subsistance du désir même lorsque la beauté visible fait défaut. Rien de bien original: la vieille polarité électrique mâle-femelle qui, entre autres choses, garantit la perpétuation *non technologiquement assistée* de l'espèce. Mais qui, en Occident, semble compromise. Le jardin des délices y est devenu un champ de mines et les bancs publics où se bécottent les amoureux de Brassens, des planches à clous. Jaffré n'idéalise pas la Russie: «la vie y est plus libre et forte», écrit-il, mais «l'esprit moins léger». Rien à ses yeux n'égale l'esprit français, mais cet esprit est mort, assassiné par la gravité univoque d'un fémi-

nisme dogmatique. Le constat de décès prend des tournures presque jubilatoires:

«Les types suivants y dominent en effet la vue: le vulgaire, l'éteint, le revêché, le prétentieusement bavard — entre autres et sous toutes les combinaisons possibles. Néo-babas ou sur-pétasses, bobos jeunes ou décaties qui pérorent avec leurs voix enfantines et sentencieuses, logeant parfois dans des pulls informes un exorbitant désir de plaire, bourgeoises plus élégantes pourvues d'atouts qu'elles réservent trop visiblement à leur classe sociale, entourées d'hommes dont on peinerait presque à les distinguer sans leurs barbes *hipster*, les Françaises de centre-ville sont irrémédiablement agaçantes et, à court ou moyen terme, débandantes. Restent les femmes du peuple et de la province, qui sauvant tout ce qui peut l'être, ne manquent pas d'être aussi, plus innocemment, contaminées par la disgrâce.» (pp. 28-29)

A quoi tient-elle, cette disgrâce? A une intoxication idéologique, rhétorique, qui a envahi tous les pores de la société et des individus, jusqu'aux rites de l'alcôve. En quoi la Russie serait-elle différente? En ceci, pour résumer, qu'elle est sortie *vaccinée* de son expérience totalitaire. La femme y est femme, et elle attend de l'homme qu'il soit un homme. Ce qui ne l'empêche pas d'occuper et de défendre sa place, parfois férocement. «Comment des systèmes de lois comparables s'enlacent-ils ici et là-bas à des mœurs diamétralement opposées?» se demande Jaffré. Spiri-

tuellement, il illustre la différence d'approche par la manière dont le 8 mars, journée internationale de la femme, est célébré en Russie et à l'Ouest. Ici, une revendication syndicalo-ringarde, marginale et casse-pieds. Là-bas, un véritable tapis de roses déposé aux pieds des amantes, des compagnes, des mères et des sœurs. Rien de soumis ni de minaudant dans ce partage «réactionnaire» des rôles! Jaffré observe d'ailleurs avec raison la relative pâleur de l'élément masculin en Russie. «Paradoxe dépassant l'entendement des féministes, note l'auteur, la Russie compose en réalité un patriarcat commandé par les femmes» (p. 142). Il aurait pu pousser sa réflexion jusqu'à l'oxymore parfait, en montrant que *L'Occident compose en réalité un matriarcat géré par les hommes*. Il en prend pourtant le chemin en montrant que toute la lutte féministe en Occident est une lutte de salon:

«Nulle révolution politique à l'actif des féministes, nul mouvement de masses faisant basculer l'histoire... le rôle des femmes dans le féminisme — occidental, faut-il préciser — est revenu à leur ancestral pouvoir indirect, au commentaire littéraire et journalistique, à un militantisme protégé par les institutions et le climat de l'époque. A supposer qu'elles aient partout, toujours été asservies, les femmes ont partout, toujours, été libérées par les hommes...» (pp. 104-105).

C'est ainsi qu'en dépit des *concessions* et *justifications* permanentes

exigées d'eux, les hommes restent pour l'essentiel aux affaires en Occident — à des exceptions près —, au milieu d'une incessante jactance *sociétale* sur l'égalité, le diversitarisme, etc., appuyée par des mesures de *discrimination positive* qui peinent aujourd'hui encore à amener l'égalité dans les positions-clefs de la vie réelle⁽¹⁾. Il est significatif à ce propos que la féminisation des milieux politiques et militaires en Europe de l'ouest avance à raison de leur glissement vers la futilité. La police, garde prétorienne du pouvoir, reste fermement masculine.

Le mâle de base se sent humilié dans ce matriarcat fantasmé où on le châtre tout en ne le dispensant d'aucune des responsabilités dont il est traditionnellement chargé. Il devient l'*homme surnuméraire* de Patrice Jean, simple pompe à pensions alimentaires, ou le désespéré de Michel Houellebecq qui, littéralement, «se meurt de chagrin» s'il n'est pas dopé à la *Sérotonine*. Quand il ne tombe pas, par décompensation, dans cette prédation bestiale dont l'actualité des mandarins en cravate nous fournit chaque jour des exemples (n'est-ce pas, M. Cuomo?).

Yannick Jaffré m'a parlé de ses projets d'installation avec sa femme (russe) à Moscou. Pendant que nous sirotions notre thé, des femmes de Moscou passaient sur le trottoir, jeunes ou moins jeunes, en talons aiguilles ou en baskets, soignées jusqu'à la pointe des cils, le visage concentré, pressées comme le sont les citadines. Tout nous parais-



sait intensément normal — d'une normalité devenue délectable en soi, tant nous avons fini par nous habituer à l'exception devenue règle. Si nous les avons arrêtées dans leur course pour leur expliquer combien leur *normalité* nous rassurait, elles nous auraient pris pour des fous.

- Yannick Jaffré, *Paris-Moscou, aller simple contre le féminisme*, Paris, éditions de la Nouvelle Librairie, 2021.
- Photos: une jeune inconnue et Yannick Jaffré à Moscou, 28.7.2021. Photos de Slobodan Despot.

POST SCRIPTUM

Depuis que je voyage dans ce pays, je reçois de plus en plus de courriers de lecteurs me deman-

dant des conseils d'émigration. La demande, manifestement, existe. Un jeune Français installé outre-Baïkal a même créé un service pour aider dans ces démarches (kublai.fr). Il en sait bien plus long que moi sur les modalités pratiques d'une telle entreprise.

NOTE

1. En Suisse, les femmes ont obtenu le droit de vote huit ans après que la parachutiste Valentina Terechkova se fût envolée dans l'espace. Le 14 juin 2019, la phalange ultraféministe médiatiquement surmultipliée a pris son jour de grève et levé un poing anguleux pour l'égalité. Puis tout est retourné à la vieille routine. L'inégalité salariale, qui n'est pas un sujet en Europe de l'Est, n'est toujours pas assurée en Suisse et ne le sera probablement pas tant que les hommes ne l'aurent pas consentie.



ENFUMAGES par Eric Werner

Quand les peuples deviennent des «populations»

NOUS LE DISONS LA SEMAINE DERNIÈRE, LE SYSTÈME OCCIDENTAL ACTUEL EMPRUNTE BEAUCOUP DE SES TRAITS AUX ANCIENS EMPIRES COLONIAUX — MAIS RETOURNÉS CETTE FOIS CONTRE SES PROPRES SUJETS. IL NE FAUT PAS EN CONCLURE POUR AUTANT QU'IL S'AGISSE «SIMPLEMENT» D'UN NOUVEAU COLONIALISME. CE RÉGIME EST SANS PRÉCÉDENT DANS L'HISTOIRE.

Revenons-en à Hannah Arendt, qui décidément reste aujourd'hui encore un guide irremplaçable dans le maquis des questions liées au totalitarisme.

Toujours dans la deuxième partie de son livre (on parle ici bien sûr des *Origines du totalitarisme*), celle consacrée à «l'impérialisme», Hannah Arendt relève qu'il existe

un régime *pire encore* que le despotisme et l'arbitraire: c'est celui où le despotisme ne tolère même plus «ce dernier lien entre le pouvoir et ses assujettis que représentent le pillage et la corruption».

Arendt cite ici l'exemple de l'administration coloniale britannique:

«L'intégrité même de l'administration britannique rendait le gouver-

nement despotique plus inhumain et plus inaccessible à ses sujets que ne l'avaient jamais été les chefs asiatiques ou les conquérants brutaux. Intégrité et détachement (*aloofness*) furent les symboles d'une division absolue des intérêts, tellement grande que ceux-ci ne pouvaient même plus entrer en conflit. En comparaison, l'exploitation, l'oppression, ou la corruption apparaissent comme les garants de la dignité humaine, parce que l'exploiteur et l'exploité, l'opresseur et l'opprimé, le corrompu, continuent à vivre dans le même monde, partagent encore les mêmes buts, se disputent les mêmes enjeux. Or, justement, c'est ce *tertium comparationis* que le détachement a détruit» (1).

LE MÉPRIS TOTAL DES GOUVERNÉS

L'intégrité mise à part, tout cela caractérise bien aussi l'actuelle classe dirigeante occidentale. Comme nous le relevions il y a sept jours, le régime occidental actuel emprunte beaucoup de ses traits aux anciens empires coloniaux. Ces derniers n'existent plus en tant que tels, mais survivent sous d'autres formes, celle, en particulier, de l'endocolonisation. L'endocolonisation, disions-nous, est la colonisation retournée sur elle-même, au sens où les dirigeants se sont mis en tête de coloniser leurs propres peuples: les peuples européens (qu'ils n'ap-

pellent d'ailleurs pas «peuples», mais «populations»). Il ne faut donc pas s'étonner de cette congruence entre la description que donne Hannah Arendt de l'administration coloniale britannique et certains traits de l'oligarchie actuelle. Les anciens empires coloniaux sont peut-être morts, mais l'impérialisme, lui, est toujours bien vivant. L'impérialisme, ou encore le «caractère impérialiste».

Des administrateurs coloniaux britanniques, Arendt dit qu'ils se signalaient par leur «indifférence», leur «manque objectif d'intérêt pour leurs sujets» (2). Là encore on ne manquera pas de faire le parallèle avec certaines attitudes et comportements: ceux, en France, ayant conduit à la révolte des Gilets jaunes, par exemple. Le «détachement» n'est évidemment pas la seule caractéristique de l'oligarchie, il y en a quantité d'autres. Mais c'en est une importante. On ne saurait dire en effet que l'actuelle oligarchie soit particulièrement proche de ses propres «populations»: particulièrement proche, assurément non. Ni que ce qui compte le plus pour elle, ce soit d'être à leur écoute et de leur venir en aide le cas échéant (par exemple quand elles en viennent à dire qu'elles n'en peuvent plus, que «trop c'est trop», etc.). Elle le fait quand elle est vraiment *forcée* de le faire. Et même.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, 1950 Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

Il y a une certaine continuité également entre la façon de penser des anciens administrateurs coloniaux et celle des oligarques actuels. Les uns comme les autres se sentent en effet portés et conduits par une force qui les dépasse: l'expansion impériale pour les premiers, la mondialisation marchande pour les seconds. Les uns comme les autres assimilent cette force à la «nécessité historique», nécessité à laquelle il serait vain de s'opposer. C'est un trait encore de l'impérialisme, ou si l'on préfère encore du «caractère impérialiste». Les administrateurs coloniaux britanniques étaient conscients de n'être que des «fonctions», observe Arendt(3). Ils avaient un rôle à jouer et le jouaient. Il en va de même des oligarques actuels. Eux aussi se pensent avant tout comme des fonctions. Il faut que tout fonctionne, et le mieux possible. L'essentiel est donc de suivre le courant, de s'immerger dans un processus a priori considéré comme irrésistible (marchandisation, dérégulation, digitalisation, etc.): irrésistible, mais aussi illimité. Le souci du bien commun glisse ici complètement à l'arrière-plan.

DE LA SURVEILLANCE À LA TERREUR

Cela étant, l'impérialisme est une chose, le totalitarisme une autre. L'impérialisme n'est qu'un *prétotalitarisme*. Il est certes ce qui conduit au totalitarisme, mais il n'est pas *lui-même* le totalitarisme. Qu'est-ce qui fait que l'impérialisme se transforme en totalitarisme? Il faut pour

le savoir lire la troisième et dernière partie des *Origines du totalitarisme*, celle où il est question du nazisme et du stalinisme. A l'époque où Hannah Arendt a composé son livre (fin des années 40), le totalitarisme se présentait en effet sous deux formes différentes: le nazisme et le stalinisme. Différentes, et néanmoins parentes: c'est le cœur même de la théorie totalitaire. Or le totalitarisme actuel, celui que nous avons vu naître et grandir ces dernières années, possède lui aussi des caractères qui lui sont propres. On ne saurait donc purement et simplement le confondre avec les deux espèces susmentionnées. C'est un totalitarisme *sui generis*. En quoi *sui generis*?

Là encore, Hannah Arendt peut nous servir de guide. Dans cette troisième et dernière partie des *Origines du totalitarisme*, elle mentionne deux traits distinctifs du totalitarisme: l'idéologie, d'une part, la terreur de l'autre. Commençons par l'idéologie. L'idéologie dominante nous vient aujourd'hui des États-Unis, c'est la Cancel Culture (ou culture de la suppression, de l'abolition). Elle est aujourd'hui dominante, mais non exactement encore obligatoire (sauf en certaines universités). On a le droit encore, par exemple, d'enseigner la littérature française dans les écoles. Ce n'est pas encore au sens strict interdit (quoique fortement déconseillé). Mais ce le sera peut-être demain. La Cancel Culture (associée au néoféminisme et à la révolution raciale, qui en sont des

sous-produits) évoque à certains égards le nazisme (les autodafés de 1933 en particulier). Mais à certains égards aussi elle est l'équivalent à notre époque de l'ancien «diamat» (matérialisme dialectique) qui était une matière d'enseignement obligatoire dans les écoles et les universités de l'ancien bloc de l'Est.

Passons maintenant à la terreur. Si la société actuelle est une société de surveillance, ce n'est en revanche pas, au moins au sens strict, une société de terreur. Mais chacun voit bien que la frontière est floue entre la simple surveillance et la terreur caractérisée. On se référera ici au roman de Soljénitsyne, *Le Premier cercle*, qui décrit les méthodes de la police soviétique au temps de Staline. Les écoutes téléphoniques existaient déjà à cette époque, mais on ne savait pas toujours *qui* était au téléphone. Pour le savoir, il fallait analyser les voix anonymes enregistrées, ce qu'on ne savait pas encore exactement faire. Mais on essayait de le faire. C'est le thème même du roman de Soljénitsyne. Il en va différemment à notre époque. Les NTIC aidant, l'espionnage intérieur s'est aujourd'hui transformé en traçage généralisé, c'est beaucoup plus simple et fonctionnel. La police est informée en temps réel sur à peu près tout (à peu près).

Staline a arrêté beaucoup monde au cours de sa vie, en revanche il ne savait pas grand-chose des gens.

Aujourd'hui c'est plutôt l'inverse. Il y a beaucoup de surveillance, mais relativement peu de terreur. Relativement peu. Car, le rappellera-t-on, il suffit de pas grand-chose pour être aujourd'hui envoyé en prison. Les arrestations abusives ne sont pas un vain mot. L'actuelle pandémie a bien montré par ailleurs de quoi l'actuelle oligarchie était capable en termes d'atteintes aux libertés publiques, et même d'actes criminels caractérisés. On est dès lors amené à faire des comparaisons. En réalité elles se font d'elles-mêmes. Au-delà, il y aurait lieu de s'interroger sur le rôle et la place de la police à notre époque. Comme le relève encore Arendt, «peut-être est-ce Staline qui, le premier, a découvert toutes les potentialités de la police en tant qu'instrument de domination»(4). Ensuite est venu Hitler, mais Hitler n'était qu'un imitateur. On est aujourd'hui, dirions-nous, dans l'imitation de l'imitation.

En 2021, la police (et en particulier la police secrète d'État, les services spéciaux) est certainement l'institution la plus importante de nos sociétés: leur pivot central, en fait.

NOTES

1. Hannah Arendt, *The Origins of totalitarianism*, The World Publishing Company, 1962, (ma traduction).
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, p. 220.
4. *Ibid.*, p. 241.

RECONQUÊTES par Slobodan Despot

Allez-y, mais sans nous!

L'IMPORTE PAR LES TEMPS QUI COURENT DE NOUS CONSTITUER UN MUSÉE INTÉRIEUR PEUPLÉ DE NOS ÉMOTIONS VRAIES. L'UNE DES MEILLEURES MANIÈRES EST DE NOUS SOUVENIR DE CES TEMPS OÙ L'ON POUVAIT SE PERMETTRE DE NE PARTICIPER À RIEN.

Cette année, les éditions Gallimard ont eu la tardive mais excellente idée de publier le *Dernier été en ville de Calligarritch*, un classique méconnu de la littérature italienne. Il ne s'y passe rien, ou pas grand-chose, sinon que des êtres tentent de se rapprocher ou de s'éloigner en des trajectoires qui finissent toujours en asymptotes. Le temps continue de fuir, mais les mouvements se figent et s'annihilent parfois, comme des fusées qui peinent à vaincre la gravité terrestre et s'écrasent au hasard, n'importe où.

«Ils passaient leur temps à essayer de se quitter, terrorisés à l'idée d'y parvenir.»

Leo Gazzara, le jeune héros, est sans doute le double de Gianfranco Calligarrich qui consigna cet été torride du début des années 1970, à Rome. On vit dans l'instant, même si l'on n'est pas riche. Il y a toujours un petit boulot à choper quelque part avec le coup de pouce d'un aîné qui a fait sa pelote. Avec un petit effort, on pourrait même faire carrière à la télévision, mais les vestons marine et les pipes qui s'entrecroisent dans les couloirs nous font profondément horreur. Et la climatisation, aussi, qui fait souffler un petit air de morgue pas si rassurant que ça. Mais la Providence veille sur les funambules. Des relations partent en mission pour l'Amérique du Sud en nous laissant leur piaule et leur vieille Alfa pour une bouchée de pain. Ils ne sont pas comme nous: ils sont à l'aise, ils ne perdent pas de temps en ruminations. «Ils étaient superficiels et sûrs d'eux. Ils réduisaient les gens en bouillie par un simple mot d'esprit puis

ils passaient leur chemin, en direction du fauteuil le plus proche.» C'étaient des années où des bancs entiers de poissons-poètes pouvaient se nourrir et bafouler dans le sillage des requins de carrière, dans une société où l'abondance semblait garantie à jamais. Quelque chose clochait pourtant, et Leo avait justement l'antenne syntonisée sur ces dissonances. Ce n'est pas la seule paresse qui le rend inadapté, encore moins l'inaptitude. Quelque chose le retient sur la marche du train. Le voyage est peut-être agréable, mais la destination ne lui dit trop rien.

En attendant *qu'il se passe quelque chose*, il préfère picoler avec Graziano, l'éternel scénariste *du scénario* de génie, qui a déjà décroché une Palme d'Or conjugale en épousant une héritière américaine, revêche mais pas radine. Graziano a de splendides costumes blancs et un cigare toujours calé entre les dents. (Il n'y a que les Italiens pour ne jamais maculer leurs revers de cendres...) Ah, et puis une bouteille de whisky dans la poche, lorsqu'il sort traîner sur les terrasses où Leo le croisera forcément. A moins qu'il ne tombe sur Arianna, belle comme un soleil et mélancolique comme la Lune, qui elle aussi sillonne la ville sans but, sempiternellement brouillée avec sa sœur, avec un volume de Proust abandonné sur le siège arrière. On peut tout se permettre avec elle, sauf prononcer le mot «amour». Leo a sagement compris la leçon. Quelle est cette force qu'il lui manque — *virtus*, kundalini, sens de la destinée? — pour s'avouer qu'il la veut plus que tout et la

ravir? Il est plus facile de dormir en bons amis quand elle se réfugie chez lui et, le reste du temps, d'aller dragouiller avec Graziano. Jusqu'à ce que Graziano, enfin, du quatrième étage, réussisse sa cascade particulière, consistant à se laisser tomber tête première d'un promontoire quelconque et à un instant aléatoire. On est au creux de l'été, Madame est en croisière



avec les filles, c'est le concierge qui, le lendemain, l'a retrouvé nez contre terre dans son costume blanc... «*Il n'avait pas d'idéaux, on ne peut pas vivre sans idéaux*», conclura le père de Graziano, un homme simple, devant le corps de son fils.

«*Vint août, le mois noir.*» Les suicides et les tragédies amoureuses ne pèsent rien dans une ville figée sous le soleil comme une place de Chirico. Rien ne compte vraiment, les énergies — cinétique et potentielle — frôlent le néant, tout est *brancal* (beau néologisme de la traductrice pour *sfinocchiato*, posé de travers, «à la diable»). Les carriéristes et les alignés font bouillir la marmite, les inadaptés y puisent de temps en temps une lampée et retournent à leurs livres et leurs divans où roulent les bouteilles vides. Ils ne veulent pas monter

dans ce train, ils ne savent pourquoi. Quoiqu'il arrive, ce sera *sans eux*.

— . —

A la mi-mars 2020, lorsque l'hospice technosanitaire a sonné la fin du bal et nous a imposé les masques et le marquage à vie, j'ai intensément songé à l'Italie et en particulier, qui sait pourquoi, aux films d'Ugo Tognazzi. Ils avaient, ces Italiens, une manière inimitable de regarder passer le train. Comme ils avaient raison. Comme ils avaient tous raison, ceux qui n'ont jamais pris leur billet pour le ratorium-express! Si cette dystopie a une vertu, c'est qu'elle fait du «sans moi» un héros des temps à venir.

- ✿ Photo: Trieste par Slobodan Despot, 8 juillet 2017.
- ✿ **Texte paru simultanément dans l'Antipresse et dans le n° 191 (Juin 2021) de la revue *Éléments*.**



PASSAGER CLANDESTIN: Ariane Bilheran

Quand tout devient fou... (Chroniques du totalitarisme, 5)

CET ÉTÉ 2021, J'AI EU L'OCCASION DE VENIR EN FRANCE, PAYS DANS LEQUEL JE N'AVAIS PAS MIS LES PIEDS DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES. CE FUT L'OCCASION POUR MOI DE CONSTATER UNE SÉRIEUSE DÉGRADATION DES RELATIONS HUMAINES ET DES VALEURS, TERREAU SANS DOUTE FERTILE POUR ACCUEILLIR LA DÉCOMPENSATION PARANOÏAQUE EN COURS.

Il me faudrait peut-être d'abord, pour le lecteur non familier de cette terminologie savante, définir clairement ce qu'est une «décompensation». La folie au sens propre est une psychose (caractérisée par le déni de réalité: la réalité telle qu'elle existe est rejetée) qui produit un délire (lequel produit une «néo-réalité» dans le discours, c'est-à-dire une narration, plus ou moins incohérente, qui raconte une autre réalité que celle qui existe). La plupart du temps, la folie est identifiable, parce que la narration se perd dans un temps et un espace qui ne correspondent pas à l'expérience, et forme une mosaïque

juxtaposant des propositions grammaticales sans queue ni tête. Les néologismes (nouveaux mots) abondent, et même le non initié est alors capable d'identifier un délire. Lorsque Marion prise d'un délire maniaque confond son transistor avec son chien Médor, et se promène avec le premier en laisse dans Marseille en lui parlant pour qu'il ne se brûle pas avec les pots d'échappement des voitures, il est tout de même visible pour le néophyte que «quelque chose ne tourne pas rond».

Mais la psychose paranoïaque se caractérise quant à elle par un délire qui n'est pas aisément identifiable, car

il s'apparente à la raison. Il en prend les habits, l'odeur, la couleur, la saveur, mais il n'est pas rationnel, et encore moins raisonnable. Délire de persécution, il a été dénommé «folie raisonnante» au début du XXe siècle par les psychiatres Sérieux et Capgras, sans néanmoins s'embarrasser du principe de non-contradiction. La réalité est réécrite, mais sous la perspective de l'idéologie: on fera le contraire des idéaux que l'on invoque, et surtout on persécutera des innocents désignés coupables, au nom du «Bien Commun».

La paranoïa fonctionne sur la projection: accuser l'autre de sa propre culpabilité, et en particulier les profils particulièrement innocents, qui sont donc «vierges» pour accueillir une culpabilité supplémentaire. «Quand on veut tuer son chien, on l'accuse d'avoir la rage».

DANS LE DÉLIRE PARANOÏAQUE, PLUS RIEN N'A DE SENS, MAIS TOUT PRÉTEND EN AVOIR.

La psychose paranoïaque prétend au contrôle des esprits, en orchestrant un harcèlement des groupes qui les divise en «bons» et «méchants». Les méchants sont ceux qui résistent au harcèlement, ou encore, refusent de rentrer dans la nouvelle réalité délirante, idéologique, proposée par la paranoïa. La paranoïa maîtrise les processus sectaires.

La décompensation est ce moment où le paranoïaque, qu'il soit un individu ou un groupe (car cette «folie raisonnante» est contagieuse), se met à délirer si sévèrement qu'il passe à l'acte. Car si le délire crée une nouvelle réalité pour remplacer l'ancienne, avec la paranoïa, il faut faire *advenir* cette nouvelle réalité. Le discours est un

oracle performatif: il produit seul la réalité. Il n'y a plus de réflexivité avec l'expérience pour créer un chemin de vérité.

La parole délirante est omnipotente et entend bien le démontrer, en marquant la réalité sous le sceau de l'idéologie.

LE DISCOURS N'EST PLUS UN REFLET DE L'EXPÉRIENCE: C'EST L'EXPÉRIENCE QUI DOIT SE CONFORMER AU DISCOURS.

Il y a bien là une négation fondamentale de ce que les psychanalystes appellent le *principe de réalité*.

Dans un article d'Hannah Arendt intitulé «Les germes de l'internationale fasciste», la philosophe note:

«C'est un aspect trop négligé de la propagande fasciste qu'elle ne se contentait pas de mentir, mais envisageait délibérément de transformer ses mensonges en réalité. Ainsi, *Das Schwarze Korps* reconnaissait quelques années avant le début de la guerre que les peuples étrangers ne croyaient pas réellement les nazis quand ils prétendaient que tous les Juifs sont des mendiants et des vagabonds qui ne peuvent subsister que comme des parasites sur l'économie des autres nations; mais, prophétisait-il, *l'opinion publique étrangère aurait en l'espace de quelques années l'occasion de s'en convaincre, quand les Juifs allemands auraient été poussés hors des frontières précisément comme un tas de mendiants*. Personne n'était préparé à ce type de fabrication d'une réalité menteuse. La caractéristique essentielle de la propagande fasciste n'a jamais été ses mensonges, car le mensonge est un caractère à peu près commun de la propagande, partout et en tout temps.

Ce qu'exploitait essentiellement cette propagande, c'était l'antique préjugé occidental qui confond la réalité et la vérité, rendant ainsi «vrai» ce qui ne pouvait jusque-là être donné que comme un mensonge. C'est pour cette raison que toute argumentation contre les fascistes — la prétendue contre-propagande — est si profondément dépourvue de sens: c'est comme si l'on débattait avec un meurtrier potentiel pour savoir si sa future victime est vivante ou morte, en oubliant complètement que l'homme est capable de tuer et que le meurtrier, en tuant la personne en question, peut à tout instant démontrer la justesse de son affirmation.»

En clair, le délire paranoïaque persécute, au nom de ce qu'il prophétise. Et ce qu'il prophétise, il le fait tout simplement advenir.

«Il y aura des quantités de morts!!!», dit-il. Et de fait, à force d'interdire les traitements qui soignent les patients, il est fort probable que ces morts arrivent. De plus, la narration idéologique justifie la persécution par la légitime défense. Avec la paranoïa, il est autorisé de tuer puisque c'était pour se défendre!

LE MEURTRE EST JUSTIFIÉ ET JUSTIFIABLE, PUISQU'IL EST DÉSORMAIS PERMIS DE TRANSGRESSER, AU NOM DU BIEN COMMUN.

Le moment de la décompensation paranoïaque, c'est-à-dire du déchaînement du délire, est extrêmement violent. Ceux qui côtoient des psychotiques, et en particulier, des paranoïaques, le savent très bien. Les bouffées délirantes procèdent par phases, avec des accalmies. C'est bien ainsi que l'on peut analyser les persécutions

nazies: entre deux rafles, il y avait des assouplissements de mesures. Ça s'enflammait, puis se calmait, avant de s'enflammer à nouveau, exactement sur le mode de la bouffée délirante.

Par exemple, le 16 avril 1944, les 220.000 Juifs de Budapest (représentant 20% de la ville) durent s'installer dans les 1948 «maisons à étoiles jaunes», autorisés à ne sortir que trois heures par jour pour les courses, aller aux bains et aux rendez-vous médicaux. S'ensuivirent la confiscation des œuvres d'art et les expropriations, l'interdiction d'exercer une profession intellectuelle et la suppression de 500.000 volumes d'auteurs juifs. Le 1er mai 1944, le décret du 22 avril est mis en application, stipulant des rations alimentaires inférieures pour les Juifs. Entre le 15 mai et le 9 juillet 1944, Eichmann organisa, avec d'autres décideurs hongrois, la déportation de 437.402 personnes à Auschwitz-Birkenau. Mais en juillet, la décision de déporter tous les Juifs de Hongrie fut brutalement arrêtée. Dans le même temps, le confinement fut légèrement assoupli: les Juifs de Budapest purent sortir de chez eux six heures par jour, mais surtout, fin août 1944, ils furent autorisés à participer à certaines fêtes juives ainsi qu'à travailler. Les déportations reprirent sur le dernier trimestre de l'année 1944.

On voit bien que cela procède par vagues, lesquelles correspondent à des moments collectifs de bouffées délirantes, qui retombent par moments. Et ces vagues vont *crescendo* jusqu'à terme: soit la paranoïa collective est vaincue par la guerre, soit elle s'autoconsomme

dans une logique d'autodestruction (Hannah Arendt notait dans le même article d'ailleurs que les Nazis n'en avaient rien eu à faire de la destruction de l'Allemagne qu'ils avaient pourtant tant glorifiée dans l'idéologie dominante). À moins peut-être qu'elle ne rencontre suffisamment de résistance? Nous sommes aujourd'hui encore à la croisée des chemins, et les mois à venir seront déterminants. *Il faut et il suffit que les masses cessent de croire dans l'idéologie mensongère.*

**LE DÉLIRE PARANOÏAQUE OCCUPE TOUT
L'ESPACE PSYCHIQUE, ET VOUS FIGE
DANS «LE TEMPS DES GLACIATIONS».**

Le psychisme, pris au piège dans le non-sens, se réfugie alors dans le clivage qui lui est proposé: désigner un ennemi du malheur est tentant, et facile, surtout que c'est bien ce que fait systématiquement le harceleur. Si cela va mal, ce n'est pas à cause du harceleur, non! C'est à cause de celui qui lui résiste bien entendu! La narration délirante tourne en rond, et capturés dans le tourbillon d'informations reçues chaque jour tous azimuts, où les vents soufflent tous de façon anarchique et contraire, sans plus permettre de distinguer sa route, nous restons sidérés. Car c'est bien d'une tourmente délirante dont il s'agit. Le contrôle est confondu avec la santé; les soins seront désormais refusés à une partie de la population, sur des critères tout à fait clairs: que crèvent ceux qui refusent l'objet fétiche de l'illusion délirante! «Ce qui nous sauvera, c'est le vaccin!» Bien que les discours politico-médiatiques aient annoncé que «le vaccin rendait

libre», eh bien ce n'est pas vrai. Des «vaccinés» doivent passer des tests PCR car ils peuvent être contagieux. Quel est donc le sens de séparer dans les classes les enfants «vaccinés» et les enfants «non-vaccinés», comme le propose le ministre de l'Éducation Nationale en France, Jean-Michel Blanquer, si les «vaccinés» peuvent être tout autant contagieux? *Tout ceci n'a plus ni queue ni tête!*

Le délire paranoïaque cambriole tout l'espace psychique, et empêche tout recul et toute pensée, car il fonctionne de façon frénétique, au moment de la décompensation, par images chocs et passages à l'acte transgressifs.

L'individu est absorbé dans l'émotion et la sidération. Les coups pleuvent. La population qui capte le délire l'exécute, parce qu'elle a été engloutie dedans: c'est ainsi que l'on voit des personnes appliquer une loi de ségrégation avant même que cette loi ne soit votée.

LA FRANCE A PERDU LA RAISON.

Le rythme des décrets et des décisions politiques empêche toute distance réflexive, et les gens, sentant bien que quelque chose ne tourne pas rond, veulent «agir». Il serait pourtant nécessaire de faire une grande pause, avec un retour critique sur ce qui vient de se passer. Malheureusement, ce n'est pas du tout l'intention du pouvoir, qui entend «soumettre ou démettre». Et il est bien naturel que, dans ces conditions, les peuples se rebellent.

Il est important d'éviter d'entrer dans le délire, et de considérer ce moment comme ce qu'il est: une décompensation

délirante, face à laquelle il est fondamental de retrouver son espace psychique intérieur, c'est-à-dire de s'extraire de la propagande harceuse qui provient non seulement des médias mais encore des informations incessantes reçues par les copains, les amis, les collègues etc. S'extraire ne signifie pas ne plus s'informer, mais être capable, en recevant les nouvelles, de conserver son univers intérieur, qui est ce que convoite le délire paranoïaque avec la prédation de l'intime.

Nulle action ne récoltera de fruits durables si elle vient en pure réaction et ce d'autant que la décompensation paranoïaque conduit au passage à l'acte, non seulement du pouvoir, mais encore de ceux qui lui résistent. «On va tout péter», ai-je pu entendre. Mais «tout péter», cela donnera quel résultat? Plus de désolation encore?

S'ABSTRAIRE DE CETTE FOLIE EST INDISPENSABLE.

La connaissance des mécanismes de la folie ne suffit pas: j'ai vu certains s'y engouffrer alors qu'ils ont une grande connaissance des mécanismes de déni, de clivage etc. Ce n'est pas à cet endroit que se situe la résistance intérieure, mais dans l'imprégnation d'un horizon, d'un passé, d'un ailleurs, suffisamment nourrissant et transcendant pour résister seul face au groupe devenu délirant. Il faut se renforcer dans sa capacité à s'incarner dans la solitude, essentiellement, le temps que les autres se réveillent et réalisent que ce à quoi ils avaient cru n'est qu'une farce doublée d'un cauchemar. Remettre du sens ne consiste pas nécessairement à décortiquer un délire truffé de para-

doxes, qui abrase toute logique, mais à revenir à des fondamentaux moraux, historiques, littéraires, juridiques, mathématiques et philosophiques qui permettent de garantir les piliers de notre humanité. Ne considérons donc pas inutile de prendre du recul pour nourrir notre espace intérieur, pour réfléchir et garder une certaine distance, nous évader par moments dans d'autres temps et lieux au travers de la lecture, nourrir notre âme par la contemplation, afin de ne pas nous-mêmes sombrer dans le délire ou la violence. Il convient de noter d'ailleurs que le délire paranoïaque contamine tout l'espace social avec sa propre idéologie, mais encore qu'il crée d'autres idéologies paranoïaques en miroir, notamment chez ceux qui prétendent lui résister, alors que, parfois, ils se font avaler. La conclusion de Candide, face à la folie du monde, était de «cultiver son jardin», et c'est ce à quoi j'encourage le lecteur au sens propre, comme au sens figuré. La paranoïa invite toujours à jeter le bébé avec l'eau du bain. Sauvons le bébé, et faisons vivre en nous le monde d'avant le délire, et le monde qui lui succédera.

- Illustration: Alfred Kubin.
- Ariane Bilheran, normalienne (Ulm), philosophe, psychologue clinicienne, docteur en psychopathologie, est spécialisée dans l'étude de la manipulation, de la paranoïa, de la perversion, du harcèlement et du totalitarisme.
- Chroniques précédentes: 1; 2; 3; 4

LISEZ-MOI ÇA! par Patrick Gilliéron Lopreno

Le «Septembre éternel» de Julien Sansonnens

LE CORPS ET L'ESPRIT DE L'HOMME MODERNE, COMME CEUX DE LA FRANCE, SE MEURENT DE LASSITUDE ET D'UN MANQUE CRUCIAL DE DÉSIR. CHEZ SANSONNENS, INFLUENCÉ PAR HOUELLEBECQ ET ROUSSEAU, LA SOCIÉTÉ MARCHANDE DÉTRUIT TOUT LIEN AFFECTIF, FAMILIAL ET COLLECTIF.

CE QU'IL APPORTE

Les Nations comme les sentiments ne sont pas éternels. Dans son dernier roman, Julien Sansonnens, tel un sismologue, retranscrit le délitement lent mais brutal de la France. Il construit son récit intelligemment en entremêlant l'histoire individuelle et personnelle du narrateur Marc Calmet, libraire de profession, avec une succession de dates historiques majeures. Tout au long du récit, on se repère chronologiquement par ces événements politiques et ces chansons qui ont marqué les décennies, surtout les concerts de Michel Sardou. Avec son regard franc et sans concession, l'auteur retrace l'effondrement de la gauche sociale au profit d'une gauche sociétale née

de Mai 68. Cette agonie des luttes communes poussera le pays à s'ouvrir au néolibéralisme au nom de la modernité et de la compétition

et sacrifiera ses classes populaires et laborieuses sur l'autel de la rentabilité. Dans le livre, cette déchirure est fort bien illustrée par le lien d'amitié qui a uni le libraire à Karim, enfant d'immigré d'origine marocaine. Celui-ci délaissera peu à peu le militantisme solidaire et épousera la cause de l'antiracisme et un intérêt croissant pour l'islam. Avec le temps et la distance, ils ne se

reverront plus et ne garderont l'un pour l'autre qu'une estime mutuelle.

Les premières graines de la bipolarité extrême que l'on connaît aujourd'hui sont semées.



En arrière-fond, le temps présent du roman se déroule sous les premières manifestations des Gilets jaunes qui éclatent un peu partout spontanément sur le territoire. Pour la première fois, la France périphérique des «enchaînés» sort de son silence et de son invisibilité. Au nom d'un «On veut vivre!» crié haut et fort, cette foule de toutes tendances et origines brocarde l'arrogance des élites qui mènent le pays à la catastrophe au nom d'un individualisme forcené. Une impression d'union et de réconciliation semble émerger de ce mouvement. Certes, ce n'est ni la Commune ni le Front Populaire, mais un soubresaut de révolte qui refuse de disparaître.

CE QU'IL EN RESTE

Le corps et l'esprit de l'homme moderne, comme ceux de la France, se meurent de lassitude et d'un manque crucial de désir. Chez Sansonnens, influencé par Houellebecq et Rousseau, la société marchande détruit tout lien affectif, familial et collectif. L'amour est impossible ici-bas, excepté l'amour filial qui lie à jamais un père à ses enfants. Lier. *Relier*, comme la religion. Pour éviter l'essoufflement ultime, seul le Sacré ressoudera les êtres entre eux. La France éternelle doit renouer avec ses origines pour

survivre et assumer à nouveau son rôle de «fille de l'Église», gardienne des valeurs. Cet enracinement reconquis apportera équilibre et harmonie et permettra de sortir de cette haine de soi qui ronge notre civilisation. A cela s'ajoute un combat à mener pour que le Beau s'impose comme critère esthétique et abroger «le remplacement perpétuel» que la politique et l'art contemporain imposent. Sansonnens entrevoit cette présence réelle et concrète dans les églises, les cimetières et les cafés qui font l'ADN de ce pays tant aimé que le narrateur traverse pour aller liquider sa librairie à Paris auprès d'un acheteur chinois. Il longe la Loire comme on remonte la mémoire. Le cours de sa vie dans les rétroviseurs de sa C4.

A QUI L'ADMINISTRER?

Septembre éternel est un roman crépusculaire, vibrant et nostalgique, bref un chef-d'œuvre de la rentrée littéraire. En Suisse romande, Julien Sansonnens, Prix Edouard-Rod (2019), est un des auteurs les plus doués de sa génération. Ce livre peut toucher ceux qui, naviguant en eaux troubles, se sentent cernés et à bout de souffle.

- Julien Sansonnens, *Septembre éternel*, Éditions de L'Aire, 2021.

TURBULENCES

VACCINS · Qui se souvient du Pandemrix?

En 2009, la Grippe H1N1 (dite «porcine») se répand de par le monde, causant un nombre croissant de morts, et une panique sanitaire. Des hôpitaux sont surchargés, les patients affluent aux soins intensifs. Même des jeunes sont atteints, et des cas de «H1N1 long» sont rapportés. Le 15 juin 2009, l'OMS déclare la Pandémie.

Pour contrer la menace, certains pays choisissent de vacciner largement leur population avec le PANDEMRIX, un vaccin pleinement approuvé. Pour entraîner la propagation du virus, et malgré un risque moindre de maladie, les jeunes aussi sont vaccinés. Cependant, parmi ces derniers, des cas de narcolepsie, maladie neurologique grave et lourdement invalidante, apparaissent après plusieurs mois. Quand labos et autorités sanitaires ont le recul nécessaire pour reconnaître cette complication tardive et inattendue, il est trop tard pour de nombreux jeunes, infirmes à vie, victimes de la précipitation vaccinale.

En 2013, parmi 30 millions de vaccinés, le fabricant GSK reconnaît 795 signalements de Narcolepsie, surtout chez les jeunes – mais la responsabilité du vaccin est encore débattue. En 2017, une analyse de fond conclut que le PANDEMRIX a causé 1 cas de Narcolepsie pour 18'400 doses injectées chez les adolescents. Fin 2020, la Suède – dont la population est légèrement supérieure à celle de la Suisse – a accordé un dédommagement financier à 440 victimes jeunes, maigre consolation, alors que 262 autres cas restaient en cours d'évaluation.

Le H1N1, lui, a poursuivi son petit bonhomme de chemin. Si l'OMS a décrété la fin de la pandémie le 15 août 2020, le

virus [Influenza A H1N1]([https://fr.wikipedia.org/wiki/Virus_de_la_grippe_A_\(H1N1\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Virus_de_la_grippe_A_(H1N1))) reste endémique: ses variants comptent encore parmi les causes de nos habituelles gripes hivernales, avec ou sans vaccin.

Comme le H1N1, le SARS-CoV-2 est voué à devenir endémique: il va continuer de circuler dans nos sociétés, et sera un coronavirus parmi d'autres, une cause de rhumes parmi d'autres.

La tragédie du PANDEMRIX est-elle oubliée? A l'heure de la pression vaccinale, il semble presque interdit d'en parler. Les experts nous assurent que nos vaccins contre le Covid sont très sûrs, que tous leurs effets secondaires sont connus. Mais le Pandemrix n'était-il pas tout aussi sûr, et tout aussi recommandé par des experts de même gabarit?

- * Cet article a été refusé par le courrier des lecteurs d'un journal suisse. L'auteur nous l'a transmis en souhaitant garder l'anonymat.

TRIBUNE · Quand la qualité occulte la quantité

- * Par Michel de Rougemont

LES INTELLECTUELS DÉBATTENT DE QUALITÉS ET ONT UN POINT AVEUGLE À PROPOS DES QUANTITÉS; C'EST LÀ UNE DE LEURS NOMBREUSES INFIRMITÉS.

De qui s'agit-il? Des commentateurs, médiatiques ou de boudoir, des stratèges politiques et des philosophes de comptoirs publics. Ce handicap touche moins les vrais sachants et chercheurs, ceux qui réfléchissent et ne se font pas l'avocat d'une cause mais en explorent les dimensions. Bien sûr, et jusqu'à un certain point, toute personne est un intellectuel, mais celle qui en fait sa raison d'être ou sa profession se distingue clairement des autres. Fruit de différences congéni-

tales ou par une autre cause, la voie du lettré se sépare de celles du matheux et des autres dès les choix d'orientation scolaire. Une fois les cartes distribuées, certains de ces lettrés, les intellos ou les clercs pour faire court, s'édifient un monde en contraste avec celui du praticien, de l'*homo faber*. Et comme ils développent plus facilement des aptitudes à la communication, ils captent l'attention et occupent l'agora. Comme le joueur de flûte de Hamelin ils entraînent alors des adeptes, jeunes et vieux, pour les mener on ne sait où; le savait-il lui-même?

Dans sa mise en culture de stéréotypes, l'intello décrit, vante ou vilipende l'état des choses, leurs aspects et caractéristiques, leurs différences entre elles ou par rapport à un idéal. Cette orientation qualitative ignore le plus souvent le côté quantitatif, les dimensions de cette chose, l'accumulation qui peut en être faite. Cette limitation à la qualité, à l'apparence et à l'émotion, est un début de trahison.

Un enfant découvre les qualités bien avant qu'il soit capable d'apprécier la quantité; c'est un signe de son immaturité. Il deviendra adulte responsable lorsqu'il saura mesurer pleinement les conséquences de ses actes. L'intello fait en sorte de ne pas atteindre cette maturité-là, en tous cas quant aux sujets de ses cogitations; pour cela il doit se préserver de l'exigence quantitative car cela le confronterait à la réalité, au poids des choses. Il se pardonne lui-même ses inaptitudes mathématiques ou scientifiques, il en est même abjectement fier. C'est une étape de plus en voie de la trahison.

Les exemples ne manquent pas qui sont devenus des clichés imbattables: promouvoir le «durable» et le «renouvelable» alors qu'en soi cela n'existe pas, sonner l'alarme générale en réponse à la moindre anecdote, attribuer chaque dernière pluie aux difformités d'un système en perdition, prétendre possible une transition — éner-

gétique ou autre — sans mesurer l'emploi incommensurable des ressources nécessaires dans un délai raisonnable, refuser le progrès sans prendre la mesure du renoncement, ou encore promulguer des objectifs irréalisables ou même aux conséquences néfastes parce la morale du temps les trouve bons — écologisme, altermondialisme, «bio». et wokisme: même combat.

Les intellos n'ont pas le niveau de sophistication des sciences et techniques dures qui explorent un espace à quatre dimensions et de multiples grandeurs intensives et extensives; leur approche est ou bien binaire — être ou ne pas être, ami ou ennemi — ou leurs nuances, s'ils s'essayaient à en montrer, se réduisent à une seule dimension à la fois — plus ou moins proche, plus ou moins riche, plus ou moins ~~con~~ de gauche. Bien qu'un usage souvent immodéré soit fait de la statistique, surtout en sciences molles aussi appelées humaines et sociales, la signification et la validité des résultats restent ignorées, occultées ou sont même savamment orchestrées si l'activisme prime sur la probité. Chez bien de ces adeptes, la statistique devient significative si la pièce tombe du bon côté, le mauvais étant défini par avance. C'est ainsi que les théories les plus grandioses (marxisme, écologisme, genre) mais aussi les plus farfelues (racialisation, complotismes) sont tirées des observations et expérimentations les plus douteuses, ou même issues de fantasmes. C'est pourtant déclaré «scientifique», autre trahison.

C'est leur trahison qui fait le succès de ces clercs: avant d'être débusqué, le traître fait partie du camp du bien, il en est même un des concepteurs. C'est pourquoi il est si difficile d'échapper à ce populisme. Essayez donc de vous y opposer, surtout dans le contexte des réseaux sociaux si conformistes et si prompts à la censure et la mise au pilori, fidèlement relayés par

des médias d'ores et déjà asservis! La victoire des stéréotypes y est complète, mais c'est bien d'une victoire à la Pyrrhus dont il s'agit, celle qui engendre en elle-même la perte du vainqueur.

Comment faire pour ne gober que ce qui est digeste? Cela demande d'exercer un esprit critique, donc impopulaire, de poser les questions de quantités plutôt que de se limiter aux qualités et aux émotions.

On ne peut s'empêcher de clore avec deux bons mots attribués à Staline:

- «Le Vatican, combien de divisions?»
- «La quantité a une qualité en soi.»
- Michel de Rougemont, Ingénieur chimiste, Dr sc tech, est consultant indépendant. Il anime un blog, blog.mr-int.ch, un site sur le climat, climate.mr-int.ch et un autre site sur le contrôle biologique en agriculture, biologicals.mr-int.ch. Il est également un contributeur régulier de l'Antipresse.

VACCINS · Exercice de lucidité

«L'IMPERTINENT» PUBLIE UN DOSSIER UTILE ET IMPORTANT SUR LES MOTIFS DE MÉFIANCE À L'ÉGARD DES NOUVEAUX VACCINS.

Il ne s'agit pas ici de discussions techniques, mais d'un éclairage simple, univoque, des contrats, des mises en garde, des constats médicaux, en compagnie d'un médecin qui a conservé son indépendance de jugement. Rien de sophistiqué, juste des noms précis sur des réalités voilées par la propagande ambiante.

«La mortalité provoquée par un vaccin ou un médicament pose un problème éthique qui exclut de comparer les morts produites et les morts évitées : chaque personne décédée par un vaccin a été

tuee (elle ne serait pas décédée sans avoir pris le produit), contrairement aux maladies et accidents, auxquels personne ne consent.»

Le dossier de «L'impertinent» sur les «raisons de la méfiance» est une lecture éprouvante, non à cause de son contenu (clair, raisonné, documenté) qu'à cause de la dose d'inconscience, d'irréflexion et d'irresponsabilité collectives qu'il révèle. On se trouve confronté à une cour des miracles peuplée d'hypnotiseurs, de trafiquants d'influence, de commissionnaires indéliçats, de vendeurs de philtres et de potions. Mais l'enjeu n'est plus votre bourse ou votre paletot: c'est votre vie!

Si déprimante qu'elle soit, la lecture est néanmoins conseillée pour comprendre à quoi nous avons affaire. Le drame est qu'à l'heure actuelle, une bonne moitié de la population, y compris instruite, s'arrêtera après le premier paragraphe et rejettera ce démontage en bloc, sentant qu'il n'y a rien à y répondre, point par point. Se doutant aussi qu'au bout de ce chemin obscur nous attend une redoutable interrogation sur la société et sur nous-mêmes. *Que vaut notre existence en ce monde si nous avons accepté aussi facilement de la remettre entre de telles mains?*

✿ Repris par Jean-Dominique Michel sur Anthropo-logiques

MARQUE-PAGES · La semaine du 8 au 14 août 2021

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Pas si pressés. Quelle est cette entreprise pharma laxiste qui n'exige pas de ses employés de se faire vacciner contre le Covid... et dont un employé aux US sur cinq n'est toujours pas vacciné... et qui menace mais n'impose pas... et dont le patron, accessoirement, est interdit d'entrée en Israël parce qu'il n'est pas vacciné? Vous donnez votre langue au

chat? Pfizer, voyons. Le cuistot sait, lui au moins, ce qu'il a mis dans sa soupe.

Mada-lascars. Le président Malgache Andy Rajoelina s'interroge sur le complot international qui a, selon lui, été monté pour attenter à sa vie. Comme dans un vrai thriller subtropical, on y trouve impliqué le conseiller de l'archevêque d'Antananarivo, ainsi qu'un «colonel français, qui a commandé des régiments au Tchad, au Kosovo et en Afghanistan». La France aurait-elle une dent contre ce récalcitrant à la vaccination générale? Et qui est donc ce mystérieux officier? Selon une source bien renseignée, le profil de ce conspirateur présumé est haut en couleurs:

«Ce colonel français en retraite s'appelle Philippe François. Saint-Cyrien, il a commandé le «Régiment de Marche du Tchad», régiment de tradition de la 2e DB (Leclerc) basé à Meyenheim (Colmar). Camarade de promotion de l'actuel chef d'état-major de l'armée de terre, le général d'armée Pierre Schill, il est le fils du colonel Jean-Claude François aujourd'hui dcd qui fut le chef de corps du 2e REI. "Tel père tel fils", le colonel Philippe François, tout comme son père en son temps, est considéré comme un sympathique aventurier, totalement incontrôlable. Il a quitté l'armée française il y a des années pour travailler dans la sécurité privée. Avant de rejoindre Madagascar pour y exercer des fonctions de conseil en finances.»

Bref, le scénario et le décor semblent prêts pour le prochain OSS-117...

Sans chemises, sans pantalons... Et surtout, sans masques. L'ex-président Obama a organisé une petite réception d'anniversaire pour quelques amis — moins de 500 —, avec alcools fins, cigares, piste de danse, beuh — mais sans masques! C'est ce qu'on a pu voir grâce aux photos postées sans réfléchir par un rappeur invité, qui avait sans doute trop fumé. Il a eu beau les retirer fissa, le public est informé que les gens de la haute, les Obama, Spielberg, Clooney, etc. sont naturellement protégés du Covid. On

est immunisé à vie, paraît-il, sitôt que votre compte en banque dépasse les 500 millions.

Règlements de comptes à Moscow Corral. Si les migrants en Europe de l'Ouest ont un faible pour la machette dans leurs règlements de compte, à Moscou l'on est déjà passé à l'arme à feu. Ici, une explication pétaradante au quartier de Mytichi.

A l'ombre de papa. Au Conseil constitutionnel qui avalise la ségrégation vaccinale, il y a Laurent Fabius, le ministre du sang contaminé. A la tête de McKinsey France, la boîte US chargée de «gérer» les vaccinations dans cette province de l'Empire, il y a le fils de Laurent Fabius. Or le fils Fabius est à la France ce que le fils Biden est aux États-Unis. Le voyou récidiviste blanchi par le pouvoir de papa, comme l'a rappelé sans détours Stéphane Guillon en 2016, avec l'aide de La Fontaine devant un parterre de courtisans se tortillant sur leur séant (vidéo). Au lieu de prendre «250'000 ans» de prison, le jeune Victor prendra des bonus énormes. C'est toute la différence entre une société humaine et un ratorium.

Quel ingrat... Le 18 juillet 2020 Nantes, Emmanuel Abayisenga, réfugié rwandais, mettait le feu à la cathédrale de Nantes. Entre le 19 juillet 2020 et le 9 août 2021, Emmanuel a eu quelques démêlés avec la justice française, qui l'a prié de ne pas quitter le territoire. Emmanuel a obéi: ce lundi, il a assassiné le Père Olivier Maire, prêtre, à Saint-Laurent-sur-Sèvre. Le P. Olivier, doit-on comprendre, hébergeait ce pyromane qui dans tout État qui se respecte aurait dû finir aux fers. Le brave père a connu la gratitude des possédés envers ceux qui leur font du bien. Quant à l'assassin, il a été interné en psychiatrie. Voilà qui le protège de l'expulsion pour un bon moment...

Dictature? N'exagérons pas. Selon Bruno Bertez, il faut trouver d'autres

termes pour qualifier la situation que nous sommes en train de vivre. Les dictatures enferment, raflent, fusillent. Mais comment qualifier cette mélasse autoritaire, bavarde, hypocrite?

«Nous vivons une période qui ressemble bien davantage à quelque chose de nouveau pouvant s'exprimer dans les formules d'absolutisme de la médiocrité, despotisme du néant ou du nihilisme, quintessence de l'absurdité : démence narcissique, foule médiatique apeurée et soumise au gré des manipulations, élites intellectuelles et administratives largement asservies, politiciens noyés dans le conformisme, remise en cause dans l'indifférence générale et l'aveuglement des principes fondamentaux de la nation (liberté, égalité, fraternité), faillite des institutions protectrices des droits de la personne, fragmentation du pays...»

Bref, c'est comme si le Dictateur était lui-même malade en chaise roulante et en phase terminale...

Polices à la traîne. Une association d'agents de police suisses a écrit à la Fédération suisse des fonctionnaires de police (FSFP) pour contester les mesures anticovid et mettre en garde «contre d'éventuelles insubordinations au sein des corps de police», soulignant notamment la dérive autoritaire des institutions. Le cas des policiers suisses n'est pas unique. Chris Tomlinson énumère les exemples de résistance policière constatés au Canada. Quant à la France, nous apprenons par nos correspondants que les polices municipales dans diverses petites villes tenues par des partis non gouvernementaux ne sont pas franchement incitées à faire respecter les mesures covidémentes du gouvernement.

Vaxidents boursiers. Le 11 août, l'action Moderna perdait 17%, soit une décote de 30 milliards de dollars! BionTech, la

startup productrice du vaccin Pfizer, talonnait avec -14%. Pas un mot sur ces glissandos spectaculaires dans le *Financial Times* ou la presse financière de grand chemin, il faut aller sur des sites buissonniers comme *Seeking Alpha*. Réajustement inévitable sur des «bulles» délirantes? Peut-être. Mais aussi abrupts? Les investisseurs sont sans doute plus avisés que le journaliste moyen et l'annonce, par l'UE, d'une investigation sur les effets secondaires n'est peut-être pas étrangère à cette désaffection. On nous avait pourtant bien promis que ces vax étaient parfaitement sûrs! N'était-ce que pour les faire enfler en bourse?

La prophétie du Dr Zelenko. Face à un parterre de rabbins israéliens, le Dr Vladimir Zelenko, de New York, auteur d'un protocole de thérapie efficace contre le Covid-19, livre l'une des prédictions les plus terrifiantes sur l'issue des vaccinations: «Il n'y a aucune justification à utiliser ce poison mortel, sauf à vouloir sacrifier des êtres humains». Et c'est bien de génocide qu'il parle. A méditer, même si on prend cet éminent médecin pour un fou, ce qui est somme toute assez peu probable.

Attaliberticide. L'archive vidéo de la semaine: où le jeune technocrate Jacques Attali, lunettes carrées et air suffisant, nous explique dès 1979 le plan de dictature sanitaire dont il rêve, non sans inverser au préalable la notion même de liberté individuelle et de libre arbitre, tout en imputant la perversion à autrui. «Le concept de liberté lui-même va devenir de plus en plus perversi, et c'est ça qui est fascinant...»; C'est ce même génie qui a proposé d'éliminer les vieux de plus de 65 ans pour faire de la place. Sauf erreur, il a lui-même dépassé la date de péremption. Qu'attend-il pour donner l'exemple?

Pain de méninges

L'OBSESSION MALADIVE DE LA SURVEILLANCE

La rage de manipuler la vie, d'en extorquer le sacré, est celle de toutes les dictatures politiques ou scientifiques, et manifeste le dépit, l'arrogance des petits maîtres devant la folle, la généreuse, la sublime, l'inextricable complexité du Réel. Cette obsession impose au monde où nous vivons un ordre réductif et mortifère.

Or notre société contemporaine n'a qu'un but: éradiquer à tout prix de nos existences ces zones incontrôlables — zones de brouillard, de gestation, zones d'ombre — et d'instaurer partout où elle le peut le contrôle et la surveillance.

En refusant la nuit, comme le déplorait le poète Novalis, notre imaginaire collectif livre une guerre à mort contre le réel et provoque la montée de tout ce qu'il voulait éviter: la peur, le désespoir, la violence déchaînée, la recrudescence de l'irrationnel.

— Christiane Singer, *Où cours-tu?*, Albin Michel, 2001.



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 298 SEMAINES. PLUTÔT RASSURANT, NON?